

Grands mythes et petits rites...

Atelier d'écriture

Médiathèque intercommunale André Verdet

*“Qu’est-ce qu’un mythe aujourd’hui ?
Je donnerai tout de suite une
première réponse très simple qui
s’accorde parfaitement avec
l’étymologie: le mythe et une parole.”
(Roland Barthes)*

Nourrie de lectures, de culture, d’Histoire ou de coutumes autant que de souvenirs personnels, notre écriture est le fruit d’un brassage, l’aboutissement d’une savoureuse fermentation...

Cette année, nos plumes ont puisé dans ce réservoir collectif, si riche... et plus ou moins conscient. Personnages célèbres, contes de fée, mélodies de notre enfance, rituels païens ou questions fondamentales liées à notre identité... Les thèmes qui nous ont animés nous ont aussi portés à jouer.

Nous avons donc, sans vergogne, trituré, cuisiné nos douillettes certitudes pour en composer des récits, selon notre recette.

Parchworks de chansons, rencontres inattendues entre héros de fiction et acteurs du quotidien -artistes ou hommes politiques bien réels-, création d’horoscopes fantasques, détournement de poèmes...

Quelques solides mythes furent égratignés, ou plus simplement revisités. Une visite dangereuse, car de coin en recoin, de bond en rebond, elle nous entraîna dans une galerie des glaces aux questions métaphysiques. Qui voyions-nous dans les miroirs ? Était-ce l’homme, ou la femme en nous ? Quel reflet l’écriture nous renvoyait-elle ? Allions-nous tous nous perdre dans ce labyrinthe d’idées reçues ?

Heureusement, le fil des mots, bien ancré à la feuille, nous ramena sains et saufs au présent... et à la paisible médiathèque qui nous accueille depuis tant d’années...

Françoise LAURENT

Ces chansons qui nous ont bercés...

La java bleue retentissait dans l'air de ce bal musette. Est-ce là que tout avait commencé ? Ou était-ce la fin ?

L'école était finie depuis un mois déjà, et la situation n'avait pas évolué. Que reste-t-il de nos jours heureux en Italie ? Capri, c'est fini, et nous deux aussi d'ailleurs. Ces derniers mots avaient été : « Je suis un homme... libre ! » Je ne savais pas que l'on était prisonnier à deux. Je regrettais les sucettes à l'anis de mon enfance, et l'odeur du pain dans les escaliers de ma mamie, la naïveté des jours où l'on se dit que tout ira toujours bien. Cette histoire m'opresse et ce n'est que le début de l'été. Je suis comme un prisonnier qui voit peu à peu se refermer les portes du pénitencier.

Nuits de Chines, nuits câlines. Nuits carrossoises, nuit sournoises.

Les petites marionnettes ne dansent plus, seuls quelques badauds traînent autour du bal musette.

Et nous, nos dernières danses n'avaient plus la légèreté de la mer que l'on voit danser le long des golfs clairs.

La java bleue venait de finir, comme notre histoire.

Claude

Avec ma gueule de métèque
Arrivé tout droit de La Mecque
J'aurais pu vendre des pastèques
Ou bien des fruits, ou bien des steaks...

Oui, mais... J'entends siffler le train
Venu d'un pays très lointain
Je partirais bien un matin
Pour aller où ? Pour aller loin !

Les portes du pénitencier
Vont m'empêcher de voyager
Je suis puni car j'ai triché
Il m'est interdit de rêver.

Alors, je veux mourir sur scène
Car j'ai vraiment bien trop de peine
J'ai accumulé tant de haine
Je veux quitter Paris sur Seine.

J'aimerais la Californie
Car ici tout est bien trop gris
Tout me dégoûte de la vie
C'est de là-bas que j'ai envie.

Mais toi, dis, quand reviendras-tu ?
Le premier jour où je t'ai vue
En souriant tu es venue
Et ton regard m'a tant ému...

Les garçons et filles de mon âge
N'ont pas coutume d'être sages...
Nous n'eûmes pas de bavardages...
Hélas tu as tourné la page.

Pour moi, demain la vie en rose
Après ce passé si morose
J'apprécierai les belles choses
La vie sourit à ceux qui osent.

Jean

Léon entra dans la pièce en regardant la pointe de ses chaussures. Il lui dit d'une voix presque inaudible : « Je vous ai apporté des bonbons. » Eléonore avait l'habitude de tendre l'oreille : elle sourde, lui quelques séquelles d'une maladie dont elle ne se souvenait plus... un nom barbare sans doute. Maintenant qu'ils étaient bien vieux, leurs relations avaient évolué vers quelque chose de doux. Le temps de leur jeunesse fouguese, de leur voyage romantique... elle ne put s'empêcher de penser : Capri c'est fini, et les vendanges de l'amour aussi.

Bientôt, leurs enfants respectifs les caseraient en maison de retraite et l'animateur les traitant comme des gâteaux leur ferait « Les petites marionnettes » en boucle. L'imbécile.

Pourtant, leur vie à tous les deux, que du bonheur. Ils s'étaient rencontrés tardivement chez des amis. Le coup de foudre ; une simple danse, une chanson fétiche : « La mer qu'on voit danser ».

Qui se souvenait dans leur entourage, de la richesse de leur existence ? Parfois, on pouvait juste leur demander d'aller chercher les arrières petits-enfants lorsque l'école était finie.

Ils se sentaient seuls maintenant, tous leurs amis les avaient quittés un à un. La mode du jour, ils avaient du mal à s'y habituer. Ils finissaient tous dans une petite boîte et hop ! Les cendres éparpillées, là-haut sur la montagne.

Martine

J'ai dix ans depuis hier, je range mes poupées
On me dit de me taire, j'ai envie de parler
J'ai dix ans, c'est pas grave, j'en fais pas une histoire
A partir d'aujourd'hui, je n'ai plus peur du noir

Ma sœur Alexandra lèvera quelques doutes
D'ici cinq ou six ans, je taillerai la route
Le phare d'Alexandrie et les autres merveilles
Ce qu'il y a de plus beau à voir sous le soleil

Ou au clair de la lune, je veux le découvrir
J'ai la vie devant moi le meilleur et le pire
Si la mort me rattrape dans soixante-dix ans
Je veux mourir sur scène à côté des plus grands

Mais avant, il me faut cueillir un peu la vie
Connaître le Cap Horn et la Californie
En attendant, ce soir, je serai la plus belle
Maintenant j'ai dix ans, ça me donne des ailes

Si dans quelques années j'ai la mémoire qui flanche
Mon stylo m'aidera à m'accrocher aux branches
J'ai encore à remplir quelques milliers de pages
Comme tous les garçons et les filles de mon âge

Françoise

Il aimait l'entendre jouer une petite cantate qu'elle avait apprise en quelques semaines. Depuis, elle disait : « Ce soir, je serai la plus belle pour aller danser », mais sa robe n'était pas prête, il restait un ourlet à faire et un motif à broder : c'était ce motif qui la retardait, elle hésitait encore entre Alexandri & Alexandra.

« J'ai la mémoire qui flanche », disait-elle... Car elle ne savait plus quand sa robe serait prête. Elle habitait le quartier de la maison d'arrêt, et craignait que les portes du pénitencier ne se ferment bruyamment et n'assombrissent le jour de sa fête.

Je veux mourir sur scène... non, je blague...

Comme quand j'étais petit, j'aime mieux chanter « Avec ma gueule de métèque » et, justement, ce que chantait son grand-père venu de Chypre ou d'ailleurs c'était pour tous les garçons et les filles de mon âge. Au passage de ce train bondé de filles et de garçons, il ne pouvait s'empêcher de comparer, apprécier, décrier, lui qui s'apprêtait à vivre ailleurs.

« J'entends siffler le train », disait-il. Il était dans le port d'Amsterdam car il voulait partir pour la Californie, chanter La vie en rose comme on la pratique dans la douce France.

Et pour ceux qui restent à quai : Dis ? Quand reviendras-tu ?

Christiane

L'école est finie... ce soir !

Et ce sont les beaux jours des vacances qui commencent. Quasi une éternité...

Ma première idée est de me précipiter chez ma copine. Sa maman ouvre la porte :

- Je vous ai apporté des bonbons !...
- Pour moi ? s'étonne-t-elle.
- Non, je viens les partager avec Sophie.
- Monte ! Elle est dans sa chambre...

Sophie m'attendait, bien sûr, et elle prend un air mystérieux :

- Je vais te montrer mon truc en plumes...

Avec moult précautions, elle sort d'un carton à chaussures une espèce de poupée dont la robe est couverte de plumes blanches. Sur l'air des Petites Marionnettes, elle lui fait faire quelques pas de danse.

- Qu'est-ce que c'est, ton machin ?

- C'est mon père, qui est marin, qui me l'a rapporté. Il paraît qu'elle représente l'écume qu'on voit danser sur la mer. C'est un porte-bonheur et il me l'a donné pour ça. Et il m'a dit : « Tu sais, quand reviendra le temps des cerises, tu auras un petit frère ! »

Nous restons muettes, toutes les deux, impressionnées par la nouvelle. Sophie me tend une sucette à l'anis.

- Et là, il est parti loin ?

- Il est parti hier, sa première nuit de Chine, c'est demain. Je lui ai dit : « Papa, pourquoi tu pars ? » Et il m'a répondu : « Je suis un homme, et c'est mon métier que d'être marin. »

- Ah bon... Allez, viens jouer au ballon !

Chantal

Au son de l'horoscope...

CAPRICORNE

Amour : Vous êtes indépendant et capricieux. La période s'annonce un peu morne et mieux vaut rester à bricoler ou à tricoter dans votre bicoque. Patientez quelques jours, et tenez-vous prêt ! Une rencontre très réactive va suivre, gardez la forme !

Vous pourrez gambader, foncer comme un cabri, suivre vos caprices, être un peu lubrique... Attention cependant aux coups de corne !...

Santé : Le calme vous rend nerveux, vous n'aimez pas rester enfermé. C'est l'époque des microbes, mettez un cache-nez, mais sortez et bougez, c'est bon pour maigrir et ne pas se racornir. Evitez le frigo, les abricots et le gigot.

Travail : Soyez agile, réactif et rapide, ne vous entêtez pas à demander une augmentation, elle viendra par ricochet. Tenez-vous cependant prêt à saisir l'opportunité au bond.

Chantal

VERSEAU

Amour : Vénus est venue vers vous, verseau, vous n'êtes plus au berceau à jouer au cerceau. N'ayez plus l'air sot d'un puceau, allez vers elle et récitez-lui des vers chauds et beaux.

Santé : Si vous avez attrapé un ver solitaire et si la vérole vous menace, prenez un bol d'air, versez-vous un grand verre d'eau, mettez-vous au vert au plus tôt.

N'oubliez pas de protéger vos yeux avec des verres solaires et vos chevilles avec des bandes velcros !

Travail : Arrêtez de vous la jouer perso, même si vous avez eu un père sot. Levez-vous plus tôt, allez vers un bureau, sonnez et remettez un curriculum en recto verso.

Jean

POISSON :

Amour : Votre journée aura l'odeur des lilas et la couleur des poivrons.

Pensez à votre épilation car vous allez rencontrer votre Pygmalion.

Pas de poisse aujourd'hui, vous serez en pamoison.

Et au son de la sonate de Mozart vous entendrez sonner les ding dong.

Santé : On compense, on s'engraisse, on regrette et l'on pense que finalement le « cooke light » c'est mieux pour son poids.

Trop tard ! Vous êtes gavé comme une oie.

Bientôt Noël, vite ! Un régime.

Sondez votre inconscient : préférez-vous que l'on vous confonde avec une truite ou avec un cochon ? Les deux puent, certes. Mais la truite de Schubert, elle au moins, a un joli son.

Travail : Aie ! Si une mutation en Italie est possible, songez à partir.

Tel l'oïsson qui reçoit une châtaigne, votre direction vous assomme d'un coup de polochon.

Vous êtes rentré dans la zone rouge sans poinçonner votre ticket, et comme le dit la chanson « pour invalide changez à opéra », pour l'ANPE tournez à droite devant le poissonnier.

Ne tentez pas d'empoisonner votre patron.

Hissez les voiles moussaillon et en route pour les Caraïbes !

Claude

TAUREAU ou TORO (Olé)

Amour : La fougue de l'être aimé va transformer vos nuits en folles corridas, mais que cela ne vous taraude pas : solide, puissant, il restera fougueux.

Santé : Un week-end dans la campagne à faire du vélo, à marauder des fruits dans les vergers devrait vous ressourcer.

Travail : Il est inutile d'être fiérot au bureau, votre dernier topo sur l'affaire en cours n'était pas un cadeau. Il faut mettre plus de sérieux si vous voulez éviter le fiasco.

Renée

GEMEAUX

Amour : Vous êtes sa gemme, son joyau. Ne jouez plus sur les mots, deux par deux, quatre à quatre, on va plus haut. Vous n'êtes pas toujours un cadeau mais c'est votre double, votre alter ego. Il aime votre côté mi-ange mi-démon, mi-figue mi-raisin.

Santé : Une fois de plus, gémeaux, vous voilà accablés de tous les maux. Libido à zéro, moral plus bas que haut, du jeu dans les os, le cerveau d'un gecko. Cessez de gémir, gémeaux ! Regardez-vous dans le miroir et arrêtez de mener une double vie.

Travail : Si en juin, vous ne parvenez pas à gérer les jérémiades des joueurs de pipeau, mettez-vous aux émaux, faites des gâteaux, mais n'hésitez pas à passer de l'autre côté du miroir et changez de boulot.

Françoise

LION

Amour : Ecoutez la lyre qui résonne au loin dans la savane, ce lieu où pointe la sagesse. La lionne lie le bon et le bien, avec une once de puissance, elle reste fidèle aux siens. Profitez de la vie jusqu'à la lie.

Santé : Rions de petits riens. Prenez soin de votre crinière.

Reposez-vous dans un lit aux draps de lin parfumé à la fleur de lys.

Courrez sur des lieues et des lieues pour entretenir votre puissance.

Travail : Le roi des animaux utilise les pions pour asseoir sa domination.

Offrez-vous la part du lion.

Bénédicte

VIERGE

Amour : Promenez-vous sur les berges du Paillon, allez dans les auberges, vous trouverez l'âme frère qui saura vous plaire. Mais attention au piège : les fiers n'ont que pierre à la place du cœur ! Serge ? Hervé ? Gervais ? Il saura faire taire l'hiver qui veille en vous et vous conduira, par ses jeux, au septième ciel.

Santé : Vos ovaires sont en berne, mais il ne sert à rien de mettre un cierge à la vierge et de s'immerger dans la prière... la vie erre généralement autour d'un verre de bière, ou dans l'air serein de la mer bleue... allez donc faire de l'aviron !

Travail : Hier, la guerre fut déclarée. Telle une vigie un peu mièvre, vous avez pris l'air terne du tiers qui, piètre collègue, tergiverse et gesticule. Du nerf ! Il y a fort à faire ! Méfiez-vous des concierges par qui le scandale émerge !

Françoise L

SCORPION

Amour : Pan, un nouveau pion entre dans la danse ! Finie la prison, vous atteindrez le grand frisson. Corps à corps en accord.

Santé : Danger, prenez des précautions, gare aux morpions ; sales bêtes.

Travail : Ambiance mortelle, le désert vous conviendrait mieux, vous échapperiez à tout le poison distillé.

Martine

Rencontres inattendues...

Il faut oublier tout ce que vous pensiez savoir. Car bien des penseurs, des auteurs, des politiciens et des conteurs ont raconté des balivernes.

Exemple : Le petit chaperon rouge et le grand méchant loup sont devenus de grands amis, après que ce dernier eut croqué l'horrible grand-mère de la fillette. Oui ! Mémé était une vraie peste, acariâtre, méchante ; elle était dure avec tous ceux qui l'approchaient. Si dure d'ailleurs que ce pauvre loup s'était cassé deux dents, ce qui le faisait hurler de douleur.

Le petit chaperon rouge, prise de sympathie pour l'animal salvateur, n'a pas supporté toute cette souffrance. Elle l'a donc accompagné chez le dentiste, et cela lui a demandé un gros effort. Elle n'aimait pas cet homme et gardait une dent contre lui et ses fraises.

Dans la salle d'attente, confortable, fleurant bon le jasmin et emplie d'une musique douce, un jeune garçon attendait, le visage tuméfié, la joue enflée, les vêtements en lambeaux... Devant le regard interrogateur du petit chaperon rouge, il se mit à expliquer sa vie : Paris, les barricades, la révolution en marche...

Deux heures plus tard, après que chacun eut reçu, du dentiste mélomane, les soins appropriés à ses blessures, toutes les tensions s'étaient évanouies et, comme par enchantement, un sentiment de bien-être vint envahir les deux enfants et l'animal. Doucement d'abord, puis de plus en plus vite, tous les trois se mirent à danser. Ils étaient, grâce à la magie d'un dentiste poète, transportés sur le beau Danube bleu.

Si vous passez un jour par les montagnes autrichiennes, ne vous étonnez pas si vous croisez, au détour d'un sentier, deux enfants et un loup qui semblent marcher ou danser un peu au-dessus du sol.

Renée

Le jeune Gavroche, comme de coutume, se baladait dans les rues de la capitale. Ses pas le menèrent sur la Butte Montmartre où, pour dominer Paris et admirer ses lumières, il se plaisait à grimper aux arbres proches du Sacré-Cœur ; ce point de vue gratuit était son refuge favori.

Or, un jour, alors qu'il achève d'escalader les marches en sautillant et en chantant, il se retrouve nez à nez avec un géant à képi. Ce grand monsieur n'est autre que le Général De Gaulle que Gavroche identifie immédiatement comme étant le sauveur de la France. Après une première réaction de peur, notre ami trouve un air débonnaire au Général et l'invite à visiter son observatoire. Joueur et curieux de connaître cet endroit secret d'où l'on domine Paris, le Général De Gaulle suit le jeune homme.

En quelques minutes, les voici juchés en haut d'un arbre d'où ils dominent les lumières de la ville. Figurez-vous que notre Général est un homme très leste et, quand il s'agit de découvrir des sites cachés, il n'est pas fainéant. Une lumière au loin intrigue le Général qui interpelle le maître des lieux. Gavroche, plus petit, ne voit pas ce point lumineux. Il se met sur la pointe des pieds, mais cela ne suffit pas. Soudain, il se met à sauter à pieds joints pour admirer le même point de vue que le Général. Non seulement cette méthode se révèle inadaptée, mais des bruits de craquement alertent les oreilles sensibles du Général... trop tard. Gavroche est tombé par terre c'est la faute à...

Bénédicte

Il s'agit aujourd'hui de rapprocher Molière et Tintin, et la consigne nous indique de tenir compte des précisions suivantes : cela se passe dans le désert, et il faut manger du chocolat.

J'aime beaucoup l'idée d'écrire à propos de Molière, car ses pièces vues ou étudiées en classe m'ont laissé le goût d'un homme qui a marqué son époque de son regard critique. Il a opéré une rupture avec la forme pompeuse et convenue des pièces calquées sur le modèle antique. Sa recherche lui a valu d'être rejeté de la cour et des courtisans. Le film d'Agnès Varda nous le montre partant avec sa troupe sur les routes peu sûres de la France d'alors. Pour lui, seul compte le théâtre et ce qu'il permet de dire, mais il a raison trop tôt et se confronte aux problèmes de toutes sortes qui ruineront sa santé.

Voilà donc un homme qui a été porté toute sa vie par un projet, un but, une idée, on pourrait même dire un désir qui l'anime et le dépasse. Sa recherche, on peut la percevoir à travers la succession de ses pièces car il les écrit à partir de sa vie, de son vécu. Et c'est là que le pont commence à être lancé, à travers les siècles, avec notre ami Tintin. Car que fait Tintin depuis qu'on le connaît ? Il court les routes... Pour lui-même ? Non. Pour défendre un idéal de justice, pour se porter au secours de causes diverses dans lesquelles il s'engage complètement. Là, m'apparaît un point commun entre nos deux héros.

Mais rien d'étonnant que ce soit dans le désert qu'ils se retrouvent, car leurs modes de vie ont peu de succès dans les sociétés en général, que ce soit dans la France du XVIIème siècle ou dans le monde du XXIème. Etaient-ils bien conscients de la répétition quand, à la manière du petit Prince, Tintin dit : « Donne-moi du chocolat, je veux manger du chocolat ! »

L'autre répondit : du chocolat, j'en n'ai pas, mais j'ai des idées ; et si on faisait une tournée dans le monde entier ? On inviterait tous ceux qui nous ressemblent... et on inviterait Ariane Mouchkine ? Et qui encore ????

Christiane

Zizou le loup

Il a un beau sourire, beaucoup de poils, et parcourt la prairie derrière un ballon rond. Elle a un sweat rouge à capuche et un air coquin, elle danse, sautille, chantonne et cueille des fleurs.

Leurs chemins se rencontrent :

- Bonjour, t'es qui, toi ?
- Je suis Zizou, dit Zidane, car c'était Lui. Et toi ?
- Je suis Vanessa, dit le petit chaperon rouge qui se refusait à devoir son identité à son pull acheté en soldes à Décathlon.
- Tu parles, je la connais Vanessa, elle est bien plus grande que toi !
- Oui, mais avant elle était petite !
- D'ailleurs, t'es trop petite pour te promener toute seule.
- Oui, mais je vais voir ma mère-grand.
- Ta grand-mère, tu veux dire ? Et elle habite où ?
- En Amérique. Et dans mon cartable, j'ai une galette (des rois) et un pot de Nutella parce qu'elle aime ça, ma mère-grand...
- Moi aussi j'aime ça, viens avec moi, je t'emmène, j'ai mon radeau tout près d'ici.

Arrivés au bord de l'océan, ils s'embarquent pour les States. L'histoire ne dit pas s'il resta de la galette et du Nutella pour la grand-mère. En tout cas, le petit Chaperon rouge y fit une longue et brillante carrière.

Françoise

Rencontre au sommet.

Le Docteur Frankenstein était fier de lui.

Il allait enfin rencontrer la dernière créature issue de son laboratoire secret.

Fier, oui, mais inquiet au fond de lui : les expériences précédentes s'étaient avérées très difficiles.

La créature numéro 1 avait un cœur d'or, mais une émotivité envahissante qui la rendait redoutable, voire dangereuse. Au fil des ans, la technique du Dr Frankenstein s'était certes nettement améliorée... le défaut initial était toujours là : ses créatures étaient très riches, très performantes, mais toujours aussi fragiles sur le plan émotionnel.

Sa dernière créature, qu'il allait rencontrer dans quelques instants, dans quelques minutes, était devenue une célébrité, elle avait conquis le cœur des jeunes et des moins jeunes du monde entier, et pourtant le défaut était là : cette émotivité extrême, capable de tout faire basculer en un instant. Elle avait cédé à une impulsivité malencontreuse et son image en avait été ternie.

Le Dr Frankenstein essayait de se consoler en se disant que la faille était aussi une richesse : peut-on aimer profondément un être parfait, un robot de glace omnipotent ?

Dieu lui-même, le grand créateur, n'a-t-il pas voulu délibérément créer une humanité vulnérable, désarmée devant la dualité du bien et du mal ?

Le cœur battant, le Dr Frankenstein commença la longue ascension.

Il avait mûrement réfléchi au lieu de la rencontre : Ce ne pouvait pas être un simple bistrot de quartier, il fallait un endroit initiatique, magique !

Quoi de mieux que le haut d'un arbre ? L'arbre, le grand pont dressé entre le ciel et la terre, le refuge des premiers humains et de leurs ancêtres.

La Créature était-elle arrivée ? Oui, elle était là, en haut de l'arbre, observant le paysage lointain. Elle aperçut son créateur qui escaladait lentement les branches de l'arbre.

- Bonjour, Maître Frankenstein. Mais pourquoi sommes-nous ici ?

- Pour boire un coup, tout simplement, mon cher Zidane !

Jean

Ils n'étaient pas faits pour se rencontrer. Ils n'évoluaient pas dans le même monde. Chacun, connu et reconnu, adulé par son public. L'un plus âgé, initiateur de cubisme et maître de l'art moderne, l'autre plus jeune, chanteur populaire évoquant dans ses textes l'amitié, l'amour et la mort.

Et pourtant, invités tous deux au festival de Cannes, voilà nos deux personnalités qui logent dans le même hôtel, sans le savoir. Un de ces hôtels de la Croisette, monument du passé : rotonde, bel escalier, moquette rouge sombre... douillet, très douillet, et dont la pièce de musée est un vieil ascenseur de la belle époque. Cabine en bois précieux, vitres biseautées, portes palières en ferronnerie alambiquée, une pure merveille sous la houlette d'un liftier sans peur et sans reproche. Seul inconvénient de la cabine, elle ne peut accueillir que trois personnes, le préposé à son bon fonctionnement compris.

Voilà qu'au 5ième étage, ce mardi à 10 heures, se présentent Maître Picasso et Brassens. Ils pénètrent dans l'ascenseur, salués par le liftier irréprochable qui actionne sa manette en grand spécialiste. La descente s'effectue dans un couinement normal, puis, pour une raison inconnue, la cabine, après une légère secousse, s'immobilise entre deux étages. Nos deux célébrités se regardent un peu plus que poliment. Le maître des lieux tente sans succès d'actionner sa manette. L'attente commence.

Au bout d'un court instant, Brassens semble desceller chez Picasso le témoignage d'une certaine appréhension, quelques gouttes de sueur perlent sur son front. En fin contemplateur, il réalise que le « père incontesté du cubisme » ne supporte pas le cube dans lequel il est prisonnier.

Que faire pour sortir cet homme de sa misère ? Peut-être prendre son pipeau dans la poche de sa veste et en jouer pour détendre l'atmosphère ? Ce qu'il fait. Picasso ne perd pas la face, et le remercie lorsqu'ils sont secourus.

Martine

La croisière voguait gaîment vers les îles Bahamas. Le temps était radieux, comme il peut l'être dans les premiers jours du printemps, et la mer d'un bleu profond se contentait d'onduler lentement sous les flancs du bateau.

A bord, de grosses légumes, surtout, et pas des moindres, parmi les plaisanciers... le Général de Gaulle en personne, oui, vous ne rêvez pas ! avait réservé un bon quart des cabines, il ne venait pas seul, figurez-vous. Mais c'était à croire que le Tout-Paris s'était donné rendez-vous ici, on ne croisait sur les ponts que des personnalités, et même des chanteurs à la mode.

Pas un iceberg à l'horizon... Donc, ce ne sera pas un nouveau Titanic.

Mais les heures passaient, ce jour-là, et la mer grossissait à vue d'œil. Pas de quoi s'inquiéter, non. C'était une forte houle, sans vraiment de vent. Mais, ma foi, on ne croisait plus grand-monde, il était permis de penser que chacun avait regagné sa cabine, et même sa couchette, pour éviter de se montrer en public avec le teint verdâtre...

Avait-on atteint la zone dite du « Triangle des Bermudes » ? Région si mystérieuse où tant de bateaux ont disparu sans laisser de traces ?

Toujours est-il que la deuxième nuit, après presque quarante-huit heures d'angoisse et de prières pendant lesquelles le bateau affronta des creux de plus en plus profonds, une vague gigantesque, telle un mur d'eau, s'abattit sur ce qui n'était plus qu'un frêle esquif face aux éléments déchaînés. Les lumières du bateau disparurent et seul régna sur la mer le fracas des flots.

.....

Le jour se lève sur l'océan... La houle est encore forte et le ciel est bas. Un point noir au loin se laisse balloter par les vagues. Approchons-nous ! Serait-ce des survivants ?

Oui. Deux hommes sont assis sur un radeau de fortune. C'est Johnny et notre Général !!

Comme la France a de la chance !

Et ces deux grosses légumes s'épluchent pour faire sécher leurs vêtements, toute honte bue.

Heureusement, il n'y a pas de journalistes...

Chantal

Mes épreuves étaient finies et pourtant rien ne m'indiquait le chemin du retour.

J'errais dans un monde de sable et de vents, traînant derrière moi mes fidèles compagnons, lassés, éreintés, désespérés.

Une fois de plus, je voyais se lever au loin une tempête de sable, elle serait sur nous dans peu de temps.

Il fallait se mettre à l'abri, vite !

Le coup d'Etat grondait à l'extérieur.

On faisait taire le peuple.

Le petit nain allait gagner et je n'y pouvais rien.

Les gens avaient faim, on les affamait, ils avaient peur, on les terrorisait, ils avaient soif de liberté, on les muselait.

Un enfant venait de tomber par terre. Je me précipitais pour le relever. Un mur de poussière se dressa devant moi.

Je ne voyais plus rien, j'entendais résonner les tirs. Il fallait que je me protège, il me fallait un abri.

On nous avait prévenus que si on rentrait, on ne sortirait jamais.

Mais mes hommes n'auraient pas supporté une tempête de plus.

On baladait nos flambeaux sur les entrailles de ce mystérieux endroit, conique et pourtant si carré à l'intérieur.

Une pyramide, nous a-t-on dit.

Un abri pour passer la nuit, ai-je répondu.

Mes yeux brûlaient, je sentais des parois, l'air avait soudain une consistance humide.

Je me sentais en sécurité, mais je ne savais pas où j'étais.

Coincé entre deux cloisons, je ne pouvais qu'aller tout droit.

Au loin une lumière...

Je marchais vers elle frénétiquement.

Encore une épreuve... Les cyclopes, sirènes et autres bêtes des Dieux n'avaient pas suffi.

Me voilà nez à nez avec un humain, du moins il en a l'air.

Mes hommes étaient prêts à l'égorger.

Je stoppais leurs mains.

- Mes frères, mes compagnons dépêchez-vous, le peuple nous attend !

- Seul le chemin du retour nous attend.

- Qui es-tu ?

- Victor, Victor Hugo. Serais-tu Ulysse ? Je vous connais, je connais votre odyssee, je connais votre errance. Etes-vous perdu ?

- Je crois que mon peuple est perdu.

Je vis dans le regard de ses frères de la compréhension, mêlée d'espoir : ils n'étaient pas seuls.

- Je sais seulement que tu rentreras chez toi, que Pénélope t'attend, que Télémaque veille sur elle, que tes hommes seront un jour libres. Je vis de l'empathie dans son regard. Je compris que je gouttais aux prémices de l'exil.

Réunis autour d'un feu, on regardait danser d'étranges dessins sur les murs, s'enivrant de quelques herbes ramenées de mes péripéties. Nos têtes tournaient, tout résonnait, tout devînt noir.

Je me réveillais devant le palais du Louvre, la tête remplie d'images, des pyramides à Paris !

Claude

Freud, ce grand théoricien de l'esprit, a besoin, pour affiner ses recherches, de candidats pour ses expériences. Il se dirige vers l'A.N.P.E. espérant y trouver son bonheur.

Dès l'accueil, il expose à la jeune hôtesse ses doléances. Cette dernière lui propose de prendre un numéro et de patienter en attendant d'être reçu.

Alors que l'attente se prolonge, son regard est attiré par un monsieur pas très grand qui jette des regards perdus autour de lui. Ce dernier marmonne :

- Mon piano, ma symphonie, comment vais-je faire si je ne les trouve pas ?

Interpellé par ce monologue, notre curieux Monsieur Freud, friand des comportements humains comme chacun le sait, s'approche du pauvre homme et lui demande ce qui le panique ainsi. Celui-ci lui répond :

- J'ai perdu les clefs de ma salle de musique lors de ma dernière visite ici. Il faut que je les retrouve, comprenez-vous ?

Freud est surpris que ce petit événement semble si vital à ce monsieur, aussi s'en inquiète-t-il auprès de l'intéressé qui lui répond :

- Vous comprenez, je suis musicien, compositeur pour être exact. Et j'ai la prétention de me croire quelque peu célèbre. Je m'appelle Ludwig Von Beethoven et, si je ne parviens pas à retrouver ces clefs que je cherche désespérément, je ne pourrais pas achever la symphonie que je compose actuellement. C'est un type d'expression qui me réussit assez bien je crois... c'est la neuvième, voyez-vous ? J'en ai déjà composé huit, et celle-ci n'est pas terminée. Comprenez-vous maintenant, Monsieur... Monsieur ?

- Monsieur Sigmund Freud. achève son interlocuteur. Je comprends votre désarroi et il serait intéressant de saisir le sens caché de cette perte. Je me propose de vous aider dans votre recherche... pendant ce temps vous seriez gentil de répondre à quelques questions.

C'est ainsi qu'ils devisèrent pendant des heures à la recherche des clefs du célèbre compositeur. L'histoire ne dit pas s'ils les retrouvèrent, mais il faut croire que leur recherche resta vaine et la symphonie resta inachevée.

Bénédicte

Au théâtre ce soir

La salle est presque vide, mais il y règne malgré tout une chaleur étouffante. Le décor d'avant-garde est minimaliste, des cratères, de la poussière, au loin, une planète bleue avec un peu de vert. Quatre personnages autour d'une table de pique-nique disputent une partie de cartes.

- Allez Jehanne, c'est à toi !

- Je le sais bien, mon père, mais j'hésite...

- Tu ne vas pas hésiter jusqu'à demain !

- Je n'hésiterais pas une seconde si j'avais la certitude que Coluche coupe à cœur.

- C'est ce coup-ci que la partie se gagne ou se perd...

Coluche mime discrètement un festin, puis porte la main à son cœur. Et Jehanne abat aussitôt son roi de cœur.

- Vous trichez ! Coluche, tu lui fais des signes !

- Mais non ma mère, je vous assure, j'ai entendu une voix qui me disait « Jehanne, il faut que tu joues cœur »... alors, j'ai joué cœur.

- Mes enfants, ne vous disputez pas, que la mise profite à Emmaüs, aux Restos du cœur, aux Petites sœurs des Pauvres ou au Secours Catholique, elle ira à ceux qui en ont besoin.

Sur ces bonnes paroles de l'Abbé Pierre, la terre se couche à l'horizon et le rideau tombe tandis que Mère Thérèse embrasse Jeanne d'Arc.

Françoise

Quand René Char donne le « la »... à nos éloges...

LIBERTE

Je sais qu'il n'est pas aisé de parler de toi
Plus vite cela sera, mieux ça ira.
Attelés à tes convictions
Roulant sur les chemins à l'unisson
Où la vie te mène tu iras sans problème
Jamais tu ne te poses de question
Est-ce là le secret de ta motivation ?
Ma liberté pour précieuse que tu sois.

N'aviez-vous imaginé autre notion ?
De concept en action
Quand on te connaît, il faut te respecter
Pour idéal que tu sois pour chacun
On oublie trop ta fragilité
On omet de te remercier
Comme une conquête pour toujours obtenue
Ma liberté trop précieuse pour t'oublier.

Quand dans le monde tu es spoliée
Le soir, au coin du feu, je me souviens
Quand d'autres pour te conquérir
Dos dans le vide, ont affronté le danger
Vous qui vivez sous des cieux libérés
Vous qui riez, chantez, rêvez
Ma liberté, il faut te conserver

La fleur de la vie
Il ne faut pas l'oublier
S'il fallait se battre aujourd'hui
A risquer sa vie pour pouvoir respirer
Ensuite ne jamais oublier
Que certains y sacrifient leur vie
Parmi nous, en ce monde aujourd'hui
Ma liberté pour célèbre que tu es... trop souvent tu es encore bafouée !

Bénédicte

Je sais que chaque jour qui passe tu t'éloignes
Plus vite tu grandis, plus vite tu t'en vas
Attelée à tes rêves de femme épanouie
Roulant au pire en Rolls, au mieux en Ferrari
Ou côtoyant des stars qui chantent ou qui défilent
Jamais l'ombre d'un doute sur le chemin à prendre
Est-ce bien le bonheur, est-ce là la vraie vie ?
Ma fille ma fille

N'as-tu pas le regret des années d'insouciance
De grimper dans les arbres, juste pour le plaisir ?
Quand tu crachais le feu au nez rond de la lune
Pour faire trembler d'effroi ta femme ta chérie
Tu te moquais alors des devis des factures
Tu te voyais jadis guerrier de la lumière
Comme un grand aujourd'hui, tu n'es plus vraiment drôle
Mon fils mon fils

Quand tu reviens toujours boudeuse du collègue
Le soir est déjà là, arrivé avant toi
Quand on rit des trois chats lutins de la maison
Dos ronds, ébouriffés, queues interrogatives
« Sous le soleil » d'abord puis « Plus belle la vie »
Tu te blottis entre eux au fond du canapé
Tu vis la vie des autres juste avant le dîner
Ma fille ma fille

La fleur de ton enfance perd ses derniers pétales
Il semble loin le temps des câlins des doudous
S'il faut te laisser vivre alors moi je m'efface
A elle maintenant de t'aimer plus que tout
Ensuite toi aussi tu tiendras une main
Qui lâchera la tienne pour suivre son chemin
Parmi les hommes justes, marche droit devant toi
Mon fils mon fils

Françoise

Je sais ton effet délétère
Plus vite tu nous consumes
Attelée à nous réduire le temps
Roulant entre mes doigts cette fine perfide
Où se tassent quelques brindilles de tabac blond
Jamais je n'abandonne ce vertige enivrant
Est-ce bien raisonnable
Ma petite clope adorée ?

N'avais-je pas pris
De bonnes résolutions
Quand en euros impressionnant
Pour nous dissuader
Vous avez fait campagne ?
Vous avez interdit de fumer
Comme pour nous dégoûter de
Ma petite clope adorée

Quand cesseras-tu de me hanter ?
Le soir venu
Dos calé sur mes oreillers
Sous la couette douillette
Tu titilles mes nuits
Tu chantes tes louanges
Ma petite clope adorée

La fleur bleue imprimée
Il danse mon paquet
S'il fallait résister
A la divine tentation
Ensuite, eh ! l'allumer
Qui me surprendrait
Parmi mes petits bonheurs, tu demeures
Ma petite clope préférée

Martine

Ma mère

Je sais que tu es bien trop loin.
Plus vite qu'un éclair incertain
Attelés à notre destin
Roulant à la vitesse d'un train
Où pourrions-nous nous retrouver ?
Jamais ne me consolerais
Est-ce qu'un jour je reverrai
Ma mère, ma mère, qui m'a quitté ?

N'aviez-vous pas, mon père et toi
De la maison près du beffroi
Quand je suis né tout petit roi
Pour m'élever, choisi le toit ?
Vous avez trop tôt disparu
Vous que j'avais toujours connu
Comme un passant quitte la rue
Ma mère, ma mère, dis, où es-tu ?

La fleur que tu aimais vraiment
Il faut la cueillir en chantant
S'il exhale un parfum troublant
A toi le chèvrefeuille d'antan
Ensuite nous les recueillerons
Qui une rose, qui un bouton
Parmi les herbes et liserons
Ma mère, ma mère, nous choisirons.

Jean

Je sais..... les sources grises aux chants clapotant
Plus vite..... dans les sentiers moelleux
Attelés à la pierre
Roulant cahin-caha
Où la mousse s'étire sans
Jamais..... s'arrêter :
Est-ce pour le plaisir
Ou la peur de son ombre ?

N'aviez-vous du haut de votre tour
De nouvelles idées ?
Quand..... on s'en inquiéta
Pour vous porter secours
Vous étiez ralenti
Vous le saviez déjà,
Comme sont les enfants
En présence de leur ombre.

Quand..... l'air fige des enfants les jeux
Le soir.....pointe la fin de ce qui fut gai
Quand de tristesse les yeux se mouillent
Dos..... voûté par les ans
Sous les feuillages humides
Vous songez encore au printemps dernier
Vous..... êtes heureux quand même
Et c'est grâce à votre ombre !

La fleur..... de ces terrains
Il..... fallait la trouver
S'il..... y croyait encore
A..... quoi bon la cacher ?
Ensuite..... il pourra dire
Qui..... de la muse retrouvera le nom
Parmi..... toutes ces fleurs,
Dans l'ombre...

Christiane

Ma mère

Je sais des souvenirs, des images enfantines
Plus vite revenir que ceux des jours récents
Attelés à jamais au plus petit objet
Roulant depuis le fond de mon passé d'enfant.
Où que vous soyez, à ce jour, à cette heure
Jamais vous ne m'avez complètement laissée.
Est-ce bien vous, ici ? Là ? Dans mon cœur ? Mon esprit ? Mon enfance ?
Ma mère, ma bien chère mère...

N'aviez-vous pas une infinie patience
Devant le quotidien si chargé et si lourd
Quand seule vous deviez tenir la maisonnée ?
Pour offrir à chacun le bonheur de la vie
Vous vous coupiez en quatre
Vous cousiez, tricotez, cuisiniez et laviez.
Nous étions simplement heureux de recevoir
Ma mère, ma très chère mère...

La fleur de votre vie, le cœur de votre cœur
Il n'est point difficile pour moi de deviner
S'il fallait le chercher.
A l'amour déployé pour chacun d'entre nous
Pour qu'ensuite nous puissions rendre heureux nos enfants
Qui ne s'est pas senti Trésor de votre vie
Parmi vos cinq enfants ?
Ma mère, ô ma mère...

Quand les ans ont passé
Le soir de votre vie bien trop vite arrivé
Quand vous restiez, immobile et muette
Dos courbé, voûté et douloureux
Sous le poids d'impuissance qui vous tenait clouée
Vous aviez malgré tout, tout au fond de vos yeux
Vous gardiez, obstinée, la lumière dans vos yeux...
Ma mère, ô ma très chère mère...

Chantal

Je sais je sais Ray oh mon Ray
Plus vite ce départ, ton voyage
Attelés aux rênes de tes désirs dorés
Roulant sur un tapis tissé de nuages
Où ton rêve surgit d'un autre âge
Jamais tu ne reviendras hélas
Est-ce que tu t'imagines là-bas ?
Oh Ray ?

N'as-tu aucune peur jamais oh Ray ?
De qui détiens-tu cette force
Quand sous tes pieds tout se dérobe
Pour continuer de croire en ce pari ?
Tu es si peu ordinaire Ray
Tu es si extraordinaire Ray
Comme l' p'tit prince de St Exupéry !
Ray

Quand enfin les uns se traînaient
Le soir et que tout se grisaille
Quand les autres renoncent aux rêves
Dos à leurs désirs bientôt ensevelis
Sous une épaisse couche d'ennui
Tu es là debout le regard du brave
Tu es là debout et tu ris
Ray

La fleur au fusil, oh ma mère
Il coucherait dessous les ronces
S'il lui fallait qu'il y renonce
A la conquête de ses chimères
Ensuite, je pleurerais ma mère...
Je pleurerais, sentiments à terre
Je pleure les souvenirs amers
Oh Mère

Danièle

Je sais que ce soir, comme d'habitude, à la maison, il m'attend.
Plus vite, plus vite, il faut que je me dépêche, que je gagne du temps.
Roulant sous une pluie battante, ma petite voiture est coincée dans un monstrueux encombrement.
Où tourner, où bifurquer pour trouver une route plus directe, un chemin probant ?
Jamais la journée ne m'avait paru aussi longue... Pourquoi ? Je ne trouve pas de réponse précise.
Peut-être le temps.
Est-ce bien raisonnable une telle impatience, un tel besoin de te retrouver... toi ! Mon chat, mon chat.
N'as-tu pas l'impression, ma fille, d'être un tantinet ridicule ? Ce n'est qu'un animal !
De toutes les façons, il faudrait garder pour toi ce sentiment si fort... cela pourrait paraître anormal.
Quand sur les genoux, mon chat, tu viens te blottir, si doux, si chaud, si confiant, c'est pour moi un régal.
Pour me dire ton bonheur de vivre auprès de moi, tu n'as que tes ronrons et ton regard.
Tu es pour moi une personne à part entière, je te reconnais, te respecte et j'ai pour toi bien des égards.
Tu sais tout cela, n'est-ce pas, et tu dégustes ta vie de chat, tu en sirotes le nectar.
Comme ce trajet paraît long... La pluie continue de tomber... Il me faut encore attendre. Ce soir, je serais près de toi un peu plus tard.

Mon chat !!! Mon chat.

Renée

Je sais que c'est de là que tout allait partir.
Plus vite tu serais là, mieux je pourrais te sentir.
Attelée à mon travail, très sérieusement, sans rire,
Roulant de tous côtés à cause de cette douleur qui déchire.
Où étais-tu avant je ne pourrais le dire,
Jamais une minute ne s'est écoulée sans que je te désire,
Es-tu vraiment là ? Je te sens qui inspire.
Mon Aurélien, mon or, mon fils.

N'aviez- vous pas compris à la lueur du soir ?
De quoi vous mêliez- vous, ce ne sont pas vos histoires !
Quand il voudra venir, il me le fera savoir.
Pour lui je peux attendre, et oust les étendoirs !
Vous, vous êtes pressés, moi je ne perds pas espoir.
Vous, vous m'opprimez, moi je grignote mes boudoirs,
Comme Pénélope sereine, j'attends là, dans le noir.
Mon Aurélien, mon or, mon fils.

Quand viendra l'été nous te célébrerons,
Le soir dans la forêt nous danserons.
Quand tout fatigué tu viendras vers ton cocon,
Dos à la fête blotti contre moi, boule de coton,
Sous les étoiles brillantes nous nous agripperons,
Vous au loin ! Ton père et moi nous t'embrassons.
Vous au loin ! Tous les trois nous nous aimons.
Mon Aurélien, mon or, mon fils.

La belle fleur est parfois si fragile,
Il faut que tu t'envoles, petite brindille.
S'il te faut un peu d'aide je serais là, tranquille,
A guetter tes avancées, même les plus malhabiles.
Puis tu voleras seul, agile et volubile,
Qui te guidera ? Ton énergie positive.
Parmi les belles choses de ma vie, tu es la plus splendide,
Mon Aurélien, mon or, mon fils.

Claude

La nuit de la Saint Valentin...

Le train était presque vide en ce vendredi 14 février, la plupart des gens ayant d'autres projets pour célébrer leur amour qu'une nuit dans le Paris-Nice. Marc-Antoine ne vivait pas en couple et sa vie amoureuse avait tourné court une semaine plus tôt, après que la jeune femme, avec qui il sortait depuis trois mois, l'ait sommé de se remettre en question. Que dire ? Il n'était pas du genre à se prosterner à ses pieds comme une serpillière, ou à faire le poireau pendant des heures avec deux religieuses dans un carton à gâteaux pour s'entendre dire qu'elle était au régime. Elle avait pourtant un bon coup de fourchette. Leur relation resta donc éphémère.

Le léger balancement du train accentuait un certain vague à l'âme quand une voix, qui s'apparentait plus à celle d'une hôtesse de l'air qu'à celle d'une contrôleuse S.N.C.F., lui demanda doucement :

- Puis-je voir votre billet, Monsieur, s'il vous plaît ?

Plongeant la main dans la poche intérieure de sa veste, il comprit très vite qu'il n'y trouverait pas ce qu'il cherchait : son portefeuille avait disparu ainsi que le billet qu'il y avait glissé.

Marc-Antoine leva la tête et, malgré la maîtrise qu'il pensait avoir acquis durant les dix années passées au service des Compagnies Républicaines de Sécurité, il devint cramoisi. Il tenta platement de s'expliquer.

- Je ne suis pas un ogre, vous n'avez rien à craindre de moi ! l'interrompit la contrôleuse qui portait sur son badge le doux prénom de Marie-Alice.

Sortant de sa poche de minuscules ciseaux dorés, elle découpa rapidement le procès-verbal qui lui était destiné pour défaut de titre de transport et lui tendit un cœur joliment façonné dans le papier rose.

Ce fut comme si une petite bougie s'allumait dans son propre cœur qui se mit à sauter comme un ouistiti sous sa veste de cuir.

Des cheveux fauves sur un uniforme bleu.

Comme une autre histoire d'un autre temps. Elle lui laissa son cœur entre les mains et disparut au bout du wagon tandis qu'une voix anisée annonçait deux minutes d'arrêt en gare de St Raphaël-Valescure.

Françoise

Pas grand-monde ce soir, dans le Paris-Nice, pour la Saint Valentin...

Les voyageurs somnolent sur leur siège, lisent une revue, tapotent un clavier ou chuchotent dans leur portable. Le train file à vive allure dans la nuit, indifférent à la petite pluie fine qui ruisselle sur les vitres.

- Vos billets, s'il vous plaît !

Quand Sophie passe dans un wagon, elle secoue la torpeur générale. Les gens s'animent soudain, fouillent sac à main, poche intérieure ou attaché-case et s'empresent de lui tendre leur sésame. Elle avance le long de l'allée :

- Merci, Madame ! Merci, Monsieur ! Oui, l'arrêt est dans 20 minutes.

Bonne soirée, Monsieur !

Le plus souvent, ça se passe très bien.

Tiens ! Ce wagon est presque vide ! Sauf au fond, où Sophie ne comprend pas bien ce qu'elle voit : une masse informe, brune, dépasse sur le couloir, mais elle ne voit pas de voyageur...

Elle s'approche, progressivement. On dirait un fauve avec une fourrure épaisse. C'est peut-être un ogre, tapi entre les sièges, et qui l'attend ? Bon, c'est une personne, accroupie, prosternée presque, la tête au ras du sol. Une religieuse ?

- Vous passez la serpillière ? s'entend-elle demander.

L'homme, car c'est un homme, se redresse brusquement, le visage cramoisi, et d'un ton rogue réplique aussitôt :

- Non, je sème mes poireaux !!

Puis s'avisant de son uniforme, il radoucit son regard, qu'il a fort bleu, pour lui demander :

- Vous n'auriez pas une lampe, par hasard, ou une bougie ?

- Désolée, Monsieur. Je peux voir votre billet, je vous prie ?

- Ah ! C'est là, la difficulté ! Je le cherche, justement. Excusez-moi.

L'homme, un peu péniblement, se remet sur ses pieds, lisse son pantalon, regarde d'un air vague et hésitant la nuit qui défile dehors, puis se décide :

- Je n'ai plus de billet, et je n'ai plus de portefeuille, voilà la vérité !

Sophie soupire intérieurement : « C'était trop tranquille, ce soir, ça ne pouvait pas durer... »

Bon, mais c'est le dernier wagon, le dernier voyageur. Pas d'agitation inutile.

Sophie s'assied tranquillement sur la banquette en face du voyageur :

- Que vous est-il arrivé ? Racontez-moi, nous allons chercher une solution.

Cinq minutes plus tard, elle sait tout, ou presque sur lui : C.R.S. à la retraite, il se partage entre la capitale où habite sa fille, couturière qui manie fort bien les ciseaux, et Nice où il a une boutique animalière spécialisée dans le ouistiti. « Dans le Vieux-Nice, vous savez ! » Elle sait aussi qu'il a un bon coup de fourchette, et que, si elle veut, il peut l'inviter... il connaît de fameux

restaurants ! Enfin, elle apprend que, vraiment, il est en colère... est-ce qu'on ne lui a pas volé, son portefeuille, et son billet avec ?

Elle l'écoute en souriant. Quel bavard, vraiment ! On dirait un enfant, à la tête un peu folle. Elle l'interrompt soudain :

- Et dans votre valise, vous avez cherché ?

Il la regarde, abasourdi :

- Mais oui ! C'est vrai, je l'ai rangé dedans !...

Ah ! Toutes ces rencontres éphémères dans les trains !...

Chantal

Le Paris-Nice filait à toute allure, déchirant le léger voile bleu de cette nuit de février. Fernande, la jeune contrôleuse S.N.C.F. était dans ce convoi. Contrariée, envahie par un vague à l'âme profond, elle avait pris son service à Paris. Cette nuit de la Saint Valentin, elle aurait, de beaucoup, préféré la passer avec Arthur, son petit ami.

Tout en vérifiant les billets des différents passagers, elle songeait à ce qu'aurait pu être cette soirée. Dans son petit studio de la rue Lepic, elle aurait organisé la déco... après avoir, bien sûr, fait un grand ménage, à coups de balai et serpillière.

Elle imaginait la table, les fleurs et les bougies ; le menu, avec, en entrée, un délicieux velouté de poireaux, suivi par une farandole de plats plus raffinés les uns que les autres, et pour couronner le tout, le dessert préféré de son homme : une religieuse au chocolat. Arthur avait un appétit d'ogre, son coup de fourchette était redoutable. Ce garçon aimait la bonne chère, qu'il dégustait avec bonheur en sirotant un vin généreux. En fin de repas, Arthur, le visage cramoisi, se transformait en véritable fauve. Ah quel amant ! Quel homme ! Fernande l'aimait, l'admirait, l'idolâtrait... elle aurait pu se prosterner à ses pieds.

Arthur avait vite détrôné son précédent compagnon, Gaétan... Un petit brun malingre, à lunettes rondes... Il l'avait attendrie avec son aspect fragile, chétif, et il la faisait rire avec sa spontanéité, sa gaîté, ses mimiques... elle l'appelait mon ouistiti.

Le grand cri rageur fusant de la gorge du gros monsieur, devant elle, vint mettre un coup de ciseau assassin au film qu'elle se projetait dans sa tête.

L'homme vitupérait :

- Mon portefeuille ! Mon billet, la photo de ma femme ! On m'a tout volé ! Mademoiselle arrêtez ce train... Me faire ça à moi, ça ne se passera pas comme ça ! J'étais C.R.S., moi ! Vous allez voir ! Arrêtez le train ! Fouillez les passagers, fouillez-les tous !

Et voilà. Fernande était brutalement replongée dans la réalité S.N.C.F, après un éphémère moment de bonheur virtuel.

Renée

Je cours sur le quai B de la gare de Lyon, il est 23H01, et le Paris-Nice part dans 2 minutes.

Je bouscule une religieuse, lui crie un pardon alors que le bleu de son uniforme se fond au loin.

Je bondis, tel un fauve sur un ouistiti, sur un marchepied d'un quelconque wagon, et m'effondre comme une serpillière qui aurait trop servi.

Ouf ! Il était hors de question que je reste une nuit de plus dans cette ville. Paris est un ogre qui avale ses habitants d'un seul coup de fourchette.

Mon cœur se calme, je reprends mes esprits.

C'est un drame pour un C.R.S. retraité de ne plus pouvoir courir 100 mètres sans être essoufflé.

Je crois que je ne pourrais même plus éteindre une bougie.

Tiens, la contrôleuse ! Zut ! Je ne trouve plus mon billet qui était dans mon portefeuille, qui était dans ma poche, et qui n'est plus là !

La contrôleuse s'approche pas à pas, elle a l'allure d'un tueur Hitchcockien prêt à me planter sa paire de ciseaux dans le cœur.

Je n'ai toujours pas rejoint ma place, je n'ai plus de billet, plus de papiers, je suis comme tous gens après qui j'ai si souvent couru.

Il suffit d'une minute pour que tout bascule, ma vie devient éphémère.

Une odeur de "rat moisi" flotte dans l'air. Je sais que nous sommes le 14 février, mais je ne sais plus où je suis, si cela fait deux heures, trois, quatre, que le train roule.

Je cherche à entendre le clapotis des vagues, mais seul le bruit lancinant des roues sur les rails me vient aux oreilles.

Elle s'approche, mon regard se floute, on dirait un gros poireau qui déambule, et là, d'un geste brusque mais calculé, elle me tend mon portefeuille, mon billet de train et me demande de regagner ma place.

Je reste là en silence, une ou deux minutes, comme prosterné devant une quelconque idole religieuse.

Nice, 2 minutes d'arrêt... il va encore falloir que je coure !

Claude

2025, nous sommes dans le TURBO T.G.V. troisième génération qui rallie Paris Nice en trois heures et quarante-cinq minutes. Une déco d'enfer qui ferait rougir toutes les religieuses de la terre, inspirée des maisons closes du début de l'autre siècle, poussant même l'élégance dans un éclairage tamisé façon bougie.

Il faut dire que la soirée est exceptionnelle : « La Saint Valentin ». On va bientôt ne plus avoir d'eau sur cette terre, mais il faut maintenir ce qui fait recette.

Je suis assise à côté d'un monsieur très digne, complet bleu, cheveux clairsemés, teint légèrement cramoisi, excès de soleil ou excès d'alcool.

Tiens, voilà déjà les hôtesse qui distribuent les plateaux-repas : rissoles de poireau, tajine d'agneau, salade de mâche, profiteroles au chocolat. La fourchette, le couteau, la petite cuillère sont estampillés du ouistiti, nouvel emblème du trust qui a racheté la S.N.C.F. depuis perpette.

Je mange comme un ogre alors que mon voisin se contente de rester les yeux dans le vague.

Contrôle des billets : une superbe nana s'avance dans l'allée, crinière fauve, coupe au ciseau sans doute, à l'ancienne, type nouvelle vague.

Mon voisin se met à fouiller méthodiquement toutes les poches possibles de son costume. Il perd sa superbe en trente secondes. Il sue tellement que même la vieille serpillière que ma mère affectionne particulièrement ne suffirait pas à l'éponger.

Il s'agite sur son siège et s'écrit : « Merde, merde, merde, se faire pincer sans billet alors que je suis C.R.S. à la retraite, c'est un comble ! Je vais devoir me prosterner devant l'autorité que j'ai représentée toute ma vie professionnelle ! »

L'éphémère des situations.

Quelle leçon d'humilité !

Martine

Chronique d'une rencontre

Sur le quai numéro 2, le train pour Paris va partir, une voix répète : « Attention au départ ! Attention à la fermeture des portes ! »

Dédé, habitué de la ligne et « ami du rail », enjambe les deux ou trois niveaux du marchepied avec la rapidité d'un ouistiti et l'aisance d'un jeune retraité en vacances. Ancien C.R.S., et depuis peu libre de son temps, il voyage pour le plaisir et non plus pour poursuivre les resquilleurs dans les trains ou les gares. Le wagon où il s'installe est déjà bondé, mais il trouve une place et sort son journal. « Les billets, s'il vous plaît ! », claironne une jeune femme qui vient d'ouvrir la porte : c'est une contrôleuse de la S.N.C.F., vêtue en bleu marine S.N.C.F., et à la chevelure fauve. D'abord le cœur tranquille, il commence l'inventaire de ses poches.

Mais il doit se rendre à l'évidence : il n'a plus ni billet, ni portefeuille, ni portemonnaie ! Il devient cramoisi : envolé le plaisir éphémère que lui donnait la certitude d'être dans son droit. Il regarde autour de lui, personne ne s'occupe de lui. Ni les musulmans prosternés pour la prière, ni la religieuse, ni les enfants d'un centre aéré qui doivent descendre à Antibes, mais la contrôleuse, oui :

- Alors, Monsieur, j'attends votre billet.

Sa voix est pointue... mais teintée d'indulgence, pendant que son regard le scrute attentivement.

Il se lance :

- Et moi, j'attends votre patience ! Voyons, aujourd'hui c'est la St Valentin, Mademoiselle !

Le train prend de la vitesse et longe la mer. Elle regarde vers les vagues avec mélancolie ; il a touché juste et devine un chagrin secret. Il propose pour arranger la situation d'organiser une collation avec les moyens du bord. Lui avec son appétit d'ogre et un bon coup de fourchette, et elle qui s'éclipse quelques instants et revient avec ce qu'elle a trouvé : un poireau, des ciseaux, une bougie, et même une serpillière propre pour installer le repas improvisé. Un voyageur lui a promis des huîtres et du vin blanc, un autre des pains au chocolat.

L'histoire ne dit pas combien de gares il leur a fallu pour venir au bout de cette ST Valentin. Du temps pour s'écouter, car enfin, il faut bien prendre le temps. D'abord, un repas ensemble, puis les récits de vie de chacun et leurs rebondissements, les goûts communs ou différents, les envies de continuer ou non... (un peu plus, si affinités ?)

Christiane

Ce n'est pas un soir comme les autres, dans le train de nuit Paris-Nice.
Ce 14 février, fête des amoureux, Jacques, C.R.S. à la retraite depuis peu, se sent très seul, submergé par un vague à l'âme inhabituel.
Sa compagne, une ancienne religieuse défroquée, vient en effet de donner un coup de ciseaux brutal à une idylle bien trop éphémère.
Il a eu beau se prosterner devant elle, elle l'a chassé d'un coup de serpillière comme une vulgaire poussière.
Son premier réflexe fut de bondir dans tous les sens comme un fauve enragé, mais où qu'il aille, il était hanté par l'image de sa compagne. Il le voyait partout, ce visage si vivant, si aimé, qu'il aimait à comparer à un adorable ouistiti.
Essoufflé et cramoyé, il avait brusquement arrêté sa course et était revenu vers l'appartement de celle qu'il ne pouvait oublier. Il avait alors fait le poireau pendant plusieurs heures, guettant la moindre lumière à la fenêtre, mais aucun signe de vie, pas même la lueur d'une bougie.
Lui qui avait d'ordinaire un appétit d'ogre, un coup de fourchette inégalé, il en oubliait l'heure du repas.
Une seule idée, un espoir comme un coin de ciel bleu dans la tourmente : la retrouver coûte que coûte. Où pouvait-elle être ? Aucun doute possible, dans un train, où son métier de contrôleuse l'obligeait à passer une bonne partie de son existence.
Mais quel train ? Sans réfléchir d'avantage, il avait foncé à la gare de Lyon, avait acheté précipitamment un billet pour Nice et s'était engouffré dans le premier train en partance, bousculant les autres voyageurs.

Maintenant, il attend la contrôleuse, elle arrive, mais hélas ce n'est pas elle !

- Vos billets SVP !

Il plonge la main dans sa poche, pas de portefeuille ! Le chaos, le désespoir intégral.

La contrôleuse apitoyée lui sourit :

- Ne vous inquiétez pas, nous allons arranger cela à l'amiable.

Quelle douceur dans cette voix ! Quelle clarté dans ce regard ! Non décidément, Saint Valentin n'est pas mort !

Jean

Pour célébrer cette soirée particulière, Olga avait rendez-vous à la Fourchette de l'Ogre, célèbre restaurant s'il en est. Mais sa copine, Marie, s'est faite porter pâle et Olga a dû la remplacer en dernière minute. Il est vrai qu'elle avait l'air d'une serpillière lorsque le chef de gare l'a autorisée à rentrer chez elle. Si elle veut être honnête avec elle-même, Olga doit s'avouer qu'elle préfère passer la nuit dans le train et se retrouver à Nice au petit matin sous un beau ciel bleu en plein mois de février que de passer la soirée dans un restaurant, aussi renommé soit-il, sous la grisaille parisienne même en excellente compagnie.

Elle se serait prosternée devant le chef de gare notre contrôleuse, lorsqu'il l'a sollicitée en dernière minute pour remplacer Marie. Mais ça ne se fait pas, alors elle a pris un air contrit et a accepté gentiment « pour dépanner ». C'est donc plutôt contente qu'Olga est montée dans le train de nuit reliant Paris à Nice.

Après un début de voyage sans histoire, elle entend des hurlements dans le wagon voisin. Elle suspend sa tâche un instant pour s'enquérir de l'origine de ce bruit.

« Encore un type qui a trop bu pour oublier qu'il n'avait pas de Valentine ce soir et qui vient crier son désespoir dans le train » pense-t-elle. Sur ces convictions, elle s'approche du wagon où hurle toujours le fauve. Elle se retrouve nez à nez avec un monsieur cramoisi qui s'agite comme un véritable ouistiti. Un instant à quatre pattes sur les sièges, l'instant d'après allongé dessous, tout ça sous le regard éberlué des autres voyageurs. Elle s'attend presque à le voir faire le poirier au milieu de l'allée centrale.

Aussi notre contrôleuse décide-t-elle d'arrêter notre ouistiti dans son élan et de connaître la cause de tant d'agitation.

Ce monsieur explique qu'il est à la recherche de son portefeuille où il a rangé son billet de train. Il n'arrive pas à remettre la main dessus et croit bon de préciser qu'en tant que C.R.S. à la retraite, il est très méticuleux sur le rangement de ses affaires. Nul doute qu'on le lui a volé puisqu'il n'est pas dans le wagon. Olga trouve ce monsieur attendrissant lorsqu'il lui énumère la liste des objets trouvés au cours de ses recherches : des ciseaux d'écolier, une bougie à moitié consumée, un poireau défraîchi et, même, une religieuse au café écrasée, sans manquer à chaque fois d'analyser l'origine de ces objets et en soulignant que tout cela prouve la déchéance de notre société. Olga tente de le calmer et les digressions du C.R.S. prennent une tournure plus philosophique en abordant le côté éphémère des choses... et même de l'amour ! Car le C.R.S. s'est fait lâcher au dernier moment : ce voyage, ils devaient le faire à deux et finir la nuit par un romantique déjeuner sur la Promenade.

Tout en l'écouter, Olga sent monter comme un vague à l'âme et rêve d'un Valentin... D'accord le C.R.S. n'est pas son Prince Charmant, mais elle passe du bon temps avec lui. C'est vrai qu'elle donnerait tout pour un petit-déjeuner sur les bords de la Méditerranée, en plein mois de Février !

Bénédicte

J'ai été... un homme ? Une femme ?

J'ai été jeune, j'ai été beau et fort, j'ai été pêcheur..... j'ai été breton.

Je me souviens des longs mois sur ce rafirot craquant, gémissant, à la volonté des vents.

Je ressens encore la force des vagues, les gifles salées de l'océan furieux... Il était furieux, cet océan, que nous venions le lacérer de l'étrave effilée, surmontée d'une gorgone dorée et grimaçante, furieux des griffures profondes des filets qui remontaient à la surface crabes, poissons et végétaux, qu'il gardait jalousement dans ses entrailles.

Je m'en souviens... je le comprends, l'océan. Mais si je l'ai violé, si je l'ai pillé, c'était pour la vie...

Ma vie, celle des miens et des autres...

Maintenant, je suis vieux et faible, je ne suis plus pêcheur... Je suis breton. Je navigue encore quelquefois sur un Doris, tout aussi usé et buriné que moi. Je navigue entre Audierne et Ouessant... Je lui ai demandé pardon à l'océan, et je crois qu'il a compris. Je ne suis rien... rien qu'un marin Breton.

Renée

J'ai été une toute, toute petite fille... Un minuscule petit bout de petite fille... Mon rêve ? Devenir grande comme le garde champêtre avec d'énormes moustaches.

Maman m'a dit que, quand je serai grande, je n'aurai pas de moustaches : cela m'a rendue très triste. Je me suis consolée en caressant ma petite chatte qui, elle, a de longues, longues et fines moustaches. Pourquoi pas moi si ma chatte, qui est aussi une petite fille, en a ?

Est-ce que maman aurait pu se tromper ? Cela semblait impossible, mais qui peut savoir ?

Tous les matins, je frottai mes joues et je ne sentais rien venir. Un jour, j'ai touché les joues de mon petit copain Louis et elles étaient aussi lisses que les miennes. Je lui ai demandé s'il avait envie comme moi d'avoir des moustaches, mais il a dit que non. Son rêve à lui était d'avoir une énorme poitrine comme la femme du garde champêtre. Quelle drôle d'idée ! Je préfère les moustaches, bien moins lourdes à porter.

J'ai compris ce jour-là que personne n'est jamais content de son sort.

Un jour, j'ai presque réalisé mon rêve. Cela se passait un premier avril. Ce jour-là, tout est permis. J'ai donc décidé que j'étais un homme à moustaches. J'ai collé des moustaches en coton sur mes joues et, comme c'était un 1er avril, tout le monde trouvait cela naturel. Quelqu'un m'a même demandé si j'étais un poisson-chat. J'ai répondu par un miaulement méprisant.

Un autre jour, c'était au mois de décembre, j'aperçus le garde champêtre couvert d'une grosse cape de laine rouge et qui arborait une barbe épaisse. Comment une telle barbe avait-elle pu pousser aussi vite ? La veille, il n'en avait pas. Cela tenait du miracle.

J'ai compris ce jour-là que les miracles existent.

Depuis, les années passaient et je me lançais dans des études de biologie transgénique. Les progrès de la science dans ce domaine étaient fulgurants, mon rêve de petite fille devenait possible : je pouvais, si je le désirais, changer de sexe, devenir un homme. Je me portais volontaire pour l'expérience, et les moustaches me sont poussées.

Aujourd'hui c'est un vieil homme qui vous raconte son histoire.

Mon rêve aujourd'hui ? Redevenir une toute, toute petite fille, mais il paraît que c'est impossible. La biologie ne sait pas encore empêcher le vieillissement.

Un jour, peut-être, qui sait ?

Jean

J'ai été le Père Noël. Je suis né déjà adulte avec ma barbe blanche et ce manteau rouge gainé de fourrure qui devait soi-disant me tenir chaud. Il faut dire que près de la calotte glaciaire où je crèche, il fait froid, très froid. Bref il gèle tout au long de l'année... plus pour très longtemps, paraît-il.

Aussi, avec mes pauvres rênes, nous grelottons sans cesse en attendant notre sortie annuelle. Je crois que j'étais perdant d'avance, ma seule escapade pour vendre du rêve correspond, on le sait, aux nuits les plus froides.

Vous avez compris, inutile 364 jours de l'année, je suis dans toutes les bouches dès le mois de décembre. Et pire, on se sert de moi, on m'utilise comme récompense ou punition.

Quelle vie de galère ! Je voudrais être comme les mortels. Mais non, je suis censé déverser des tonnes de jouets pour des enfants qui en possèdent trop, et je ne peux rien faire pour ceux qui crèvent de faim.

Que je regrette le temps où je voyais briller le bonheur dans les yeux de cet enfant qui découvrait une simple orange dans son chausson ! Juste pour un instant, je pouvais en retirer du plaisir, et la douce chaleur qui envahissait mon corps meurtri me donnait des ailes pour continuer ma course nocturne.

Martine

J'ai été Robin des bois, le vrai, pas celui des histoires. Non, non, Robin de Huxley, celui que la légende a renommé Robin des bois.

Ne croyez pas qu'il ait été aisé d'être moi à l'époque, ni que ma vie ait été aussi magique que la légende le laisse entendre ! Et si je n'avais pas eu ce destin tragique, nul ne se souviendrait de moi.

Je vivais donc dans ce qui est aujourd'hui l'Angleterre, à l'époque de Richard Cœur de Lion. C'est peut-être la seule vérité qui persiste encore de nos jours ; ça, et le fait que ma tête était mise à prix.

A l'époque, personne n'aurait cru que mon nom resterait dans l'histoire. Il faut dire que j'étais un bandit de grand chemin comme nombre de mes contemporains. Au retour de la guerre, c'était la grande époque des Croisades, nous n'étions pas certains de retrouver une place dans la société. Que voulez-vous, la retraite n'existait pas pour nous assurer un minimum de revenus à notre retour, et le téléphone non plus pour donner de nos nouvelles pendant notre très longue absence. J'étais un révolté, c'est tout.

Après, je le reconnais, j'ai « distribué » (enfin, si l'on veut) une partie du produit de mes larcins aux habitants du village voisin. Mais si vous voulez la vérité, je vais vous la dire : j'ai payé le silence des villageois, ni plus ni moins. Les soldats du roi proposaient beaucoup d'or pour ma capture et celle de mes compagnons. C'était la misère et ils auraient vendu père et mère pour un peu de pain, alors une bande de voleurs... Et je tenais à la vie, que voulez-vous ? Alors j'ai payé, c'était encore le meilleur moyen pour sauver ma peau.

Revenons aussi sur l'idée que j'ai sauvé le trône d'Angleterre. Je vais vous dire ce qui s'est réellement passé : le hasard a voulu qu'un matin, mon chemin croise celui d'un voyageur sans le sou qui souhaitait rejoindre notre troupe de « hors la loi » ; comme nous, il rentrait des Croisades et n'avait pas retrouvé sa place en rentrant. Nous ignorions qui il était et nous l'avons accueilli parmi nous comme l'un des nôtres. Voilà, c'est tout.

Vous voyez, raconté comme ça, ça ne semble pas mériter de rester dans l'Histoire. Et pourtant...

Finalement, c'est peut-être mieux que je n'ai pas eu à le raconter, mais que ce soit le vieux moine qui nous accompagnait - et qui a trouvé refuge dans un monastère le jour où les soldats nous ont attrapés- qui ait écrit notre aventure. Sinon, je crois que pour vous, mon nom ne signifierait plus rien aujourd'hui. Alors que, depuis, tous les enfants du monde rêvent d'avoir été moi, non ?

Bénédicte

J'ai été, savez-vous, il y a bien longtemps, un habitant heureux d'une île magnifique perdue dans l'océan.

Nous étions tout un peuple, nous vivions du travail de nos mains et de la sueur de notre front, penchés sur la terre qui nous nourrissait de ses bienfaits. D'immenses arbres ombrageaient l'île, la terre était fertile. Pour remercier les dieux, nous avons la coutume de sculpter dans la pierre de grands visages et de mettre ces statues debout, tournées vers la mer.

Notre peuple se multipliait, nous avons beaucoup d'enfants et nous avons beaucoup travaillé pour tirer de la terre notre subsistance. Tout autour de l'île, c'était la mer. Rien à l'horizon. Nous étions le centre du monde, seuls au monde et face au ciel.

Un jour, j'ai pris conscience que notre peuple était en danger : nous avons déjà coupé beaucoup d'arbres pour nous chauffer, pour cuire nos aliments, et surtout pour transporter, depuis les carrières, les effigies des dieux que nous tournions vers la mer. Les têtes étaient souvent immenses. Plus elles étaient massives, plus nous savions que les dieux étaient satisfaits de nous. Pour les déplacer, nous les faisons rouler sur de gros troncs d'arbre, des hommes par centaine étaient nécessaires, mais aussi beaucoup de troncs. Nous avons ainsi épuisé nos forêts.

Nous nourrir devenait difficile : peu d'eau, une terre de plus en plus aride. La mer, toujours, autour de nous comme une barrière. Nous étions devenus trop nombreux... Nous voulions tirer de la terre plus que ce qu'elle était capable de nous donner.

Nous, les chefs, nous nous sommes réunis. Nous avons cherché des solutions, des jours et des nuits durant. Quelques hommes, pleins de foi et de courage, ont cherché à quitter l'île en flottant sur un tronc d'arbre. Ils ne sont jamais revenus.

Notre alimentation s'est réduite. Nous étions saisis d'une fièvre angoissée, des familles se sont battues, des clans se sont formés, qui se haïssaient. Dans les carrières, les hommes valides taillaient des pierres en grand nombre, les plus grosses possible, pour tenter d'attendrir les dieux. Que faire d'autre ? Mais nous n'avions plus les moyens de les transporter pour les dresser face à la mer...

Et tous, nous avons compris : c'était notre fin. Nous étions tous condamnés et il n'y avait pas de solution.

La fin de notre peuple a été longue, nous avons lutté longtemps, arrachant à la terre de maigres récoltes. Puis les enfants sont tombés malades, les plus âgés mouraient d'épuisement. Le désespoir a fini par gagner notre âme et nous avons cessé de nous battre.

Je ne sais pourquoi, je suis, moi, resté le dernier survivant. Il en fallait bien un...

Le cœur éteint, je me suis alors assis contre une statue, je me suis tourné, moi aussi, vers la mer, cette mer vide comme toujours. J'ai fermé les yeux et la vie m'a quitté. Notre île allait rester endormie plusieurs centaines d'années...

Chantal

Quelques questions fondamentales... ou presque !

Qu'est-ce que la patience ?

C'est un changement de direction involontaire.

Qu'est-ce que l'honnêteté ?

C'est le partage.

Qu'est-ce que le bonheur ?

C'est une forme d'expression artistique carrée.

Qu'est-ce que la démocratie ?

C'est se connaître très bien et s'aimer encore.

Qu'est-ce que le cubisme ?

C'est la finesse et l'intelligence de la pensée.

Qu'est-ce que la perte ?

C'est le partage des droits et des devoirs.

Qu'est-ce que la poésie ?

C'est pouvoir se regarder dans une glace au réveil sans avoir honte de ce que l'on a fait la veille.

Qu'est-ce que la subtilité ?

C'est une qualité !

Qu'est-ce que la terreur ?

C'est l'art d'écrire de belles choses.

Travail collectif

Que ferais-tu si l'océan changeait de couleur ?
Je passerais la marche arrière pour vite revenir chez moi !

Que ferais-tu si Paris était petit ?
Je me mettrais à miauler.

Que ferais-tu si la nuit ne tombait plus jamais ?
Je réfléchirais encore quelques années.

Que ferais-tu si la neige tombait au mois d'août ?
Je la mettrais dans une bouteille (une grande bouteille !)

Que ferais-tu si ton chat se mettait à aboyer ?
Je m'achèterais des lunettes noires.

Que ferais-tu si le ciel te tombait sur la tête ?
Je prendrais mon fils dans mes bras et je le serrerais fort.

Que ferais-tu si la fin du monde était pour demain ?
Je grimperais sur ton dos pour monter les marches du palais.

Que ferais-tu si tu croisais un dromadaire sur la Croisette ?
Je ferais un bonhomme de neige !

Que ferais-tu si, d'un bond dans le temps, tu te retrouvais au Moyen-Age ?
Je me mettrais à l'abri dans une grotte et j'attendrais que ça passe.

Que ferais-tu si un prince te demandait en mariage ?
Je le repeindrais en bleu !

Travail collectif

Labyrinthes...

Images incompréhensibles qui défilent en boucle.

L'infini.

Le gouffre.

Le néant.

Je m'agrippe.

Il faut me réveiller.

Sortir du cauchemar.

Souffle court, sueurs froides.

Sauvée, je suis sauvée.

Paupières lourdes, j'y replonge.

Angoisses, tourments, agitations, lutte acharnée, terreur, tétanie, horreur, suffocation.

Je suis perdue.

Martine

Je suis bien cachée, ils ne me trouveront pas. Silence de la forêt, bruissement du vent dans les pins. Je suis à genoux au milieu des fougères, l'oreille aux aguets.

Non, je n'entends vraiment rien. Que font-ils ? Est-ce qu'ils me cherchent du bon côté ? Peut-être ont-ils pensé que j'étais retournée vers la voiture ? Dans ce cas, ils se sont beaucoup éloignés !

Je me sens soudain un peu seule. J'ai dix ans, peut-être. Une soudaine chaleur m'envahit, mes mains deviennent moites ; je me redresse brusquement, je n'ai plus envie de jouer...

Je reprends dans l'autre sens le vague sentier qui m'a mené jusqu'ici, à travers les pins et les fougères. Une bifurcation ?! Par où suis-je venue, déjà ? Je prends le sentier de droite, mais avec une impression curieuse de faire le mauvais choix. Cent mètres... Je m'arrête ! Sûrement, c'était l'autre.

Je reviens en arrière, prends celui de gauche. J'écoute en marchant le vent qui siffle dans les arbres, cherche à capter des voix. Rien. Je cours sur le sentier, il me semble que je n'avais pas autant marché. Pourquoi est-ce que je ne retrouve pas le grand chemin ?

Je marche encore, le cœur battant. Non, c'est pas possible, c'était sûrement l'autre, le bon chemin ! Je change encore de direction, reviens à nouveau sur mes pas. Vite, vite ! Et s'ils sont partis plus loin pour me chercher, jamais ils ne me trouveront ! Je coupe à travers les fougères, je vais forcément croiser l'autre sentier. Cette fois, je transpire ; je bondis par-dessus les fourrés, je contourne les arbres, j'appelle « Je suis là ! Où êtes-vous ? »

Essoufflée, je fais une pause, tous mes sens en alerte. Autour de moi, la forêt tranquille dort sous la chaleur de l'été. Une mouche bourdonne dans mes oreilles, se colle dans mon cou. Que j'ai chaud ! Cette fois, je ne sais plus où je suis, je pars dans tous les sens, un peu par ici, un peu par là...

Soudain, à travers les arbres, je vois un bout du chemin. Vite, je bondis, je me griffe les jambes sur la bruyère, mais ça n'a aucune importance, je suis sauvée !!

Oh ! Ce beau chemin, large, bien tracé, si rassurant... Je le prends lentement, soudain vidée de force.

Où étais-tu ? me demande ma mère, on n'a pas réussi à te trouver...

Oh, par là-bas, sous les fougères. Dans une super cachette... !

Chantal

Et merde... Il pleut... Il pleut des cordes... 8 heures 10... Il faut changer de pompes. Les sandales à lanières, un autre jour.

Les bottes ! Il faut mettre le bas du jeans dedans, sinon il sera trempé et toute la journée j'aurais ce truc mouillé autour des jambes ; l'horreur. Le sac... Zut ! Il collait avec les godasses, mais il craint avec les bottes.

8 heures 15. Où est mon sac gris ? OK, je l'ai. C'est bon, on change : papiers, lunettes, Kleenex, clopes... Mais non le chat ne joue pas avec le stylo ! C'est mon outil de travail... travail qui me permet de t'acheter tes croquettes préférées et... stop ! Je vais être en retard.

8 heures 20. La veste, le sac ? C'est bon ! Salut le chat, à ce soir... les clefs... le parapluie ? Et bien, où est-il le pépin ? La jarre à droite de la porte d'entrée est vide... vide !

8 heures 30. Mon parapluie ! Pas dans la jarre, pas dans la penderie... la chambre, le séjour... bon sang ! L'appartement, c'est pas Versailles, juste un F 2..... Ça y est, je suis en retard et j'ai perdu mon parapluie !

Renée

Quelle heure est-il ? Dix-sept heures, huit minutes, vingt-trois secondes environ.

Ma montre a dû s'arrêter. J'attends depuis si longtemps. C'est long d'attendre, très long.

J'attends dans une salle d'attente. C'est fait pour cela une salle d'attente, attendre.

Zut, une porte s'ouvre.

J'aimais mieux attendre, tous comptes faits.

Un monsieur en chemise décontractée, un petit monsieur sans importance, sûrement un valet.

Deux mots trouent le silence : « Suivez-moi ». Je le suis. Il marche vite, mais moi, je sais marcher encore plus vite. Couloir tout droit, très long, un long, long couloir.

Au bout, un monsieur, un vrai monsieur, avec une vraie cravate, avec un vrai costume.

J'accélère, je fonce tout droit, je laisse le valet en chemise loin derrière, je suis bon en course à pieds, je cours, vole, atterris presque dans les bras du monsieur costumé cravaté et ébahi.

Quatre mots rompent le silence :

- D'où venez-vous ?

Quelle question ! Question métaphysique ? Pourquoi pas « Où cours-je ? », « Dans quel état j'erre ? »

Je tiens la réponse :

- Je viens de l'E.N.S.E.T., Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique.

Je n'ai pas de cravate, mais des références !

Encore quatre mots :

- Pourquoi êtes-vous là ?

- Pour un stage d'entreprise !

Air perplexe du monsieur cravaté et costumé.

Mais qu'est-ce que je fais ici ? Comment m'échapper ? Pas de mots de passe, pas de clef, pas d'issue, pris au piège au fond d'un long, long couloir gris.

Arrivée du monsieur en chemise. Six mots :

- Ce jeune homme est avec moi.

Je le suis, nous entrons dans un bureau où sont inscrits deux mots : « Directeur Général ».

Je comprends mon erreur : Ce sont les valets qui portent les cravates et les costumes !

L'entrevue est cordiale, je suis ensuite présenté à une secrétaire prénommée Dolla. Je lui raconte ma méprise, elle me dit gentiment :

- Tout ceci est contrariant, certes, mais pas dramatique !

Jean

Les auteurs

| | |
|-------------------|--|
| Françoise Audoly | pages : 6 - 10 - 15 - 22 - 24 - 32 |
| Christiane Gaudin | pages : 7 - 14 - 27 - 38 |
| Chantal Giraud | pages : 8 - 9 - 18 - 28 - 33/34 - 46/47 - 51 |
| Danièle Kadiri | page : 29 |
| Bénédicte Lambert | pages : 10/11 - 13 - 21 - 23 - 40/41 - 45 |
| Renée Lourme | pages : 10 - 12 - 30 - 35 - 42 - 52 |
| Jean Marin | pages : 4 - 9 - 16 - 26 - 39 - 43 - 53 |
| Claude Moucadel | pages : 3 - 9/10 - 19/20 - 31 - 36 |
| Martine Navarro | pages : 5 - 11 - 17 - 25 - 37 - 44 - 50 |
| Textes collectifs | pages : 48 - 49 |

Textes issus de l'atelier d'écriture de la Médiathèque André Verdet
Animé par Françoise Laurent de l'association le Petit Bleu de la Côte Sud
Pendant l'année 2007/2008

Livret réalisé par Françoise Laurent
et l'équipe de la Médiathèque
en septembre 2008